

Dar.
F1030.7
C88
no.18

Library

University of Pittsburgh

Darlington Memorial Library

Class ^{Dep.} F1030.7

Book C88
no.18

RELATION

de la Captivité parmi
les Onneiouts

en 1690-1.

Par le R. P. PIERRE MILET de la
Compagnie de Jésus.



NOUVELLE-YORK:
Pressé Cramoisy de JEAN-MARIE SHEA.
M. DCCC. LXIV.

II 28
F103017
C 28
20.18

2817

28.12
5/1/37



AVANT-PROPOS.

LE père Milet comme ses confrères, les pères Jogues, Bressani et Poncet a été enlevé par les Iroquois et conduit en prisonnier aux bourgades de cette nation célèbre. Les premiers, captifs dans le pays des Agnieronons n'ont reçu de la part des Hollandois, alors maîtres du fleuve d'Hudson, que de bienfaits et de sympathies généreuses, tandis que le père Milet moins heureux que ses devanciers, a été pris dans un tems où l'Angleterre et la France luttaient dans une guerre opiniâtre, guerre qui a donné un triste commencement aux hostilités

entre les colonies de ces deux puissances. Guerre de religion, autant que de politique, la personne du missionnaire captif devint suspect aux Anglois et leurs efforts pour mettre fin à sa dureté, afin de l'éloigner d'Onnei8t, ont été contrariés par ses amis. De ses opérations pendant les démarches de coté et d'autre nous n'avions jusqu'ici que quelques lettres publiées parmi les Documents obtenus en Europe par Mr. Brodhead pour l'Etat de New York, et un déposition pour constater le dernier testament d'un prisonnier mis à mort à Onnei8t. Cette pièce ci se trouvoit, il y a dix ans, au Bureau des Terres à Montréal, mais elle a disparu.

L'Hon. Henry C. Murphy, Ministre des Etat Unis à la Haye dans les recherches où ses études historiques l'ont engagé a trouvé une longue lettre du père Millet écrite à Onnei8t au mois de Juillet 1691, qui possède un interet peu commun pour l'histoire de la Colonie de New-York.

Son amitié bienveillante, qui aidoit mes travaux historiques il y a vingt ans, me permet aujourd'hui d'ajouter ce morceau à ma collection de Memoires et Documents sur les Colonies françoises en Amérique.

JEAN-MARIE SHEA.



L E T T R E

Du Père Pierre Milet à quelques Missionnaires du Canada.

A Onnei8t, jour de l'Octave
de St. Pierre et St. Paul 1691.

MES révérends Pères :

Vous ferez, je m'affure
bien aises d'apprendre la
manière dont les Iroquois et surtout
les Onnei8ts m'ont conservé la vie
depuis que je fus pris au fort de
Frontenac jusqu'à présent, vous
aurez, je crois, de la consolation,

B

et les gens de bien en béniront Dieu. Je ne vous dirai qu'un mot de la manière que je fus pris avec le chirurgien St. Amand que j'avois mené avec moy à l'instances des Onnontagués, pour feigner, disoient-ils, quelques uns de leurs guerriers, pour nous mieux tromper. Ils nous avoient fait entendre que leurs gens estoient allés à Montréal pour y faire des propositions de paix. Le chirurgien fut pris à la cabane des malades qu'il alloit penfer et moi à celle des anciens et des capitaines, qui y estoient assemblés pour diverses affaires sur lesquelles ils me vouloient, disoient-ils, consulter, et pour faire prier Dieu un pretendu moribond, mais effectivement pour me faire prisonnier. L'on me demanda si les officiers et les foldats ne fortoient

point. Je repondis que non et qu'on m'envoyoit pour ſçavoir ce qu'ils fouhaittoient de moi et des autres. Vous payerez donc pour tous, me dit on, et auffitot deux etapiers des plus forts qui avoient été choifis pour m'arrêter ſe jetterent fur moi, me faifirent par le bras et m'otèrent mon breuiare et tout le reſte que j'avois fur moi. Chacun me faifoit divers reproches d'avoir tousjours été fort contraire aux Iroquois, mais le Capitaine Manchot d'Onneiſt me dit que je ne craigniffe rien, et que les Chreſtiens d'Onneiſt que j'avois baptizés me conſerveroient la vie. J'avois beſoin de cet appuy, parceque les Anglois, dit-on, avoient fait mon proces, et m'avoient desja fait bruſler en effigie. Le ſufdit Capataine me recommanda aux guer-

riers qui me menoient de ne me pas laisser dépouiller et de me mener avec mes habits jusqu'à leur nation ; mais fitot qu'il m'eut quitté pour se joindre à 300 Iroquois de toutes les nations qui sortirent de leur embuscade pour tâcher de m'avoir des compagnons de fortune, et de surprendre le fort, s'ils l'avoient pu, l'on me demanda et tira en même tems ma ceinture, l'autre prit mon chapeau, un 3^e m'osta la soutane, un 4^e la chemise. Enfin d'autres me tirèrent mes bas et m'ostèrent mes fouliers. Il ne me laisserent que le caleçon qui fut mesme demandé par des considerables qui disoient qu'ils avoient songé, mais mes conducteurs s'opposèrent à ses observateurs de mauvais songes, et m'arrachèrent des mains de ceux

qui me vouloient maffacrer fur l'heure et qui eftant irrités du mauvais traitement qu'ils difoient avoir reçu des françois par mon moyen, m'avoient jetté dans l'eau et foulé aux pieds.

L'entreprife des Iroquois fur le fort de Frontenac n'ayant pas réuffi, à caufe qu'on manqua de prendre un françois qui s'y refugia et qui avertit qu'ils eftoient embufqués, l'on me detacha d'un arbrifeau où l'on m'avoit lié pour les attendre fur le bord du lac et l'on me mit teſte nue dans un canot pour me mener en compagnie de 3 ou 400 Iroquois à deux lieues plus bas que le fort Frontenac, dans une ifle où l'on attendoit le gros de l'armée Iroquoife de 1400 hommes.

Ce fut là que je fus receu avec

de grandes huées des Iroquois supérieurs qui bordoient toute la coste pour me voir lié et amené comme en triomphe. Quelques uns se mirent à l'eau pour me recevoir à la descente du canot, où ils me firent chanter donc une chançon que je fis sur le champ et qu'ils repetent et me font repeter quelque fois par divertissement

Ongienda Kehafakchoüa—J'ai été pris de mes enfans.

Ongienda Kehafakchoüa—J'ai été pris de mes enfans.

Pour remerciement de ma chançon un Honnontouan me donna un coup de poing proche de l'œil, où il me laissa la marque de ses ongles en forte que l'on doutoit c'etoit un coup de couteau. L'on me mène de ce pas dans les cabanes des Onneiöts où l'on ne permit pas

que l'on me fit aucune insulte ni mesme qu'on me fit davantage chanter à l'Iroquoise. Quelques particuliers seulement m'envoyèrent querir et me faisoient prier Dieu et chanter des Cantiques de l'Eglise, soit seul, soit avec les autres françois captifs qu'on y amenoit quelque fois et qui chantois avec moi le *Veni Creator Spiritus*, &c.

Sur le soir nous descendimes jusqu'à huit lieues du fort, où l'on passa deux jours. Ce fut là où une femme de Honnontouan que je ne connoissois pas, me rendit un service considérable, en me donnant une espèce de bonnet à l'angloise parceque j'estois teste nue et souvent exposé aux rayons du soleil, qui m'avoient desja fort incomodé. Cette femme c'est de-

puis fait connoître à moi en passant par ici. C'est la mère d'Ando-tiennons, chretien de la Montagne. Dieu la veille recompenser de sa charité qu'elle me fit fort à propos et de bonne grace.

De là l'armée se repandit jusqu'à Otonniata où elle séjourna 3 jours. Elle y tint conseil de guerre. Je fus bien près de passer le pas et d'être immolé comme une victime publique, 3 françois étoient captifs avec moi, deux que Mr de Valrenne avoit donnés pour aller avec Onnonaragon porter à Montréal la première nouvelle de la descente des Iroquois et qui étoient tombés dans l'ambuscade qu'on leur avoit dressé à deux lieues du fort et le chirurgien qui fut pris avec moi. Les Onnon-tagues qui avoient levé la chaudière

dière de guerre à la folicitation des Anglois nous avoient aux quatres nations et il ne leur restoit personne pour jeter dans cette chaudière de guerre qui devoit animer le courage des guerriers. La resolution fut donc prise de nous remettre à la disposition des Onnontannes afin qu'ils choisissent eux mesme celui qui leur seroit plus propres pour leur dessein et probablement le sort seroit tombé sur moi tant parceque de me faire mourir c'eust esté une mercy de guerre sans paix telle qu'ils sembloient vouloir, que par ce qu'on me faisoit generalement passer pour un grand criminal d'etat Iroquois et Anglois. Un capitaine d'Onnei8t me vint prendre un jour sur le midi et me mena lié comme j'estois au conseil de toutes les nations

Iroquoises assemblés sur une colline voisine. L'on me mit à côté du chirurgien que je trouve en posture de prisonnier de guerre aussi bien que moi, les deux autres captifs ne se trouvèrent pas, parceque ceux qui les avoient en leur disposition s'estoient dispersés pour la chasse et les avoient menés avec eux. C'est à mon avis ce qui rompit la partie ou qui me sauva pour cette fois là du danger. Nous ne sommes pas tous assemblés, dit un ancien de Goiogoen et après m'avoir considéré quelq tems, il me dit que je priaffe Dieu. Je demandai si c'estoit pour mourir et on me dit que non et que je priaffe seulement Dieu à mon ordinaire. Je me leve donc et fis la prière en Iroquois afin que tout le monde l'entendit. Je n'oubliai pas de prier

en particulier pour tous mes auditeurs. La prière finie, on me fit rasseoir à terre : on me deslia un de mes bras et peu après on m'envoya au camp des Onnei8ts. A peine y fus-je rendu que plusieurs considérables d'entre eux me vinrent tesmoigner leur joye de ce que j'estois revenu. Ils avoient eu peur pour moi et me dirent qu'ils n'estoient pas participans du conseil tenu pour mettre entre les mains des Onnontagues, que le capitaine seul qui m'avoit mené avoit fait un coup de la teste, sans leur en parler, que cela n'arriveroit plus et qu'on me meneroit à Onnei8t. En effet des le lendemain ils detachèrent deux capitaines avec environ 30 personnes pour m'y conduire, pendant que l'armée

pourfuivoit sa route vers Montréal.

Dans tout les cabanes des Onnei8ts je fus assez bien traité pendant le voyage, ils me preparoient eux mesmes la natte et s'ils avoient quelq'chose de bon à manger ils m'en faisoient part des premiers, mais ils n'oublioient pas le soir de me remettre la corde au col, aux pieds et aux mains et par le travers du corps de peur disoient-ils que Dieu ne m'inspira de m'enfuir et qu'ils n'eussent pas l'avantage et la gloire de me ramener jusqu'à la nation, mais je n'avois pas cette pensée et j'aimois mieux mourir si Dieu le vouloit à Onnei8t qui etoit le lieu de mon ancienne mission qu'en pas un autre endroit du monde. On ne me chargea de rien durant le chemin finon que

fur la fin du voyage un des deux capitaines qui me conduisoit me donna son sac qui étoit fort léger à porter. A la dernière couchée à dix lieues d'Onneist je rencontre une cretienne nommée Marie, qui me donna de la part de son père et de sa mère un grand chaquet enfilé de laiton où il y avoit une belle médaille de la Ste Famille. Elle me dit de me le mettre au col, ce que je fis. Heureuse rencontre ! qui me remplit le cœur de consolation et fit quasi perdre espérance à la jeunesse qui me menoit de se pouvoir divertir à me voir bruler à leur arrivée selon qu'ils ont coutume de faire au premier captif qu'ils amènent quand ils s'ont déterminés à la guerre, mais ils la perdirent presqu'entièrement lorsqu'à deux

lieues de la bourgade nous rencontra une autre chrestienne de la première noblesse d'Onneist, qui m'attendoit avec sa fille, que j'avois autrefois baptisée à même jour qu'elle et avec son mari qui étoit le second capitaine qui me conduisoit et qui ayant quitté l'armée exprès pour me conduire plus seurement avoit pris le devant deux jours auparavant pour avertir sa femme de mon approche. Ils étoient tous là venus au devant de moi, avec divers petits rafraichissemens du pays, dont cette femme chrestienne me pourveut abondamment et me demanda à qui de ceux qui m'accompagnoient, je voulois que . . . me donnaist. Ensuite elle m'ota la corde du col et me delia les bras. Elle me donna une chemise blanche et une cou-

verture d'étoffe fine qui appartenoit à sa fille. Auroit on cru que parmi des sauvages, il se feroit trouvé une aussi généreuse amitié et une aussi grande reconnoissance d'avoir reçu le baptême que celle là. C'estoit la veille de St. Laurent et tout le matin je m'estois disposé le moins mal que j'avois pu à tout ce qui pourroit arriver et à souffrir le feu s'il estoit besoin à l'imitation de ce grand saint, mais j'avoüe que j'eus peine à retenir mes larmes voyant la charité et le cœur de ces pauvres sauvages chrestiens. Etant un peu revenu à moi, je demandai si c'estoit pour orner la victime et si je devois mourir à mon arrivée. La bonne chretienne me dit qu'il n'y avoit encore rien d'assuré et que le

conseil d'Onnei8t en decideroit en son tems.

Un guerrier m'avoit desjà preté des Otonniata un petit just-ua-corps tout neuf qu'on ne me voulut pas oter pour lors et les chreftiens m'ayant encore donné de nouvelles hardes, on me fit continuer ma route avec les livrées des deux plus considérables familles d'Onnei8t, de celle de l'Ours et de celle de la Tortue.

L'on envoya incontinent avertir les anciens que j'estois proche, afin qu'ils vinssent aussi audevant de moi et qu'ils allumassent un feu d'attente en deça de la bourgade : ils y vinrent mais ils n'estoient pas tous dans la mesme disposition d'esprit que ceux dont je viens de parler. Un ancien après m'avoir salué à la sauvage, voulut par trois fois

fois me donner un coup de poing dans le visage, mais comme j'avois les bras libres, je parai trois fois le coup, quasi fans que j'y fiffé reflexion et le sauvage ayant défisté, on me fit affeoir aupres des anciens et le Capitaine Manchot, mari de la bonne chretienne qui m'avoit voulu conduire jusq. là, les harangua et leur dit de la part des autres capitaines, qui fuivoient l'armée, que je ne venois pas comme captif, mais comme missionnaire qui revenoit visiter mon troupeau ; que leur volonté estoit qu'on me mena dans la cabane de Conseil et que je fusse à la disposition des Agorianders, ou gens d'affaires du pays et non pas à la disposition des soldatesq. ny du peuple ainsi qu'il me remettoit

entre leurs mains, et pour lui qu'il se retiroit.

Un ancien de la famille de l'Ours, grand ami des Anglois harangua ensuite fortement disant que j'estois du parti du gouverneur de Canada, qui renversoit la cabane et qui avoit bien brulé les bourgs des Tsonnonða. Il en dit tant que je craignis que le feu qui estoit là ne fut allumé pour me bruler avant que j'entraisse dans le bourg comme ils font quelquefois, mais il adoucit un peu son discours, sur la fin, et dit que puisque les capitaines avoient recommandé qu'on me menast en la cabane de conseil, qui est une cabane privilégié, il falloit m'y conduire. On donna cette commission à un homme de la nation qu'on appelle Skannehokðie du

pays des Loups et naturalisé chez les Iroquois.

Je passai ce mauvais pays sous la conduite de ce protecteur qui eut soin d'esloigner plusieurs ivrognesse qui me voulurent insultar et m'arrester en chemin. Je fus étonné de voir la quantité de monde qui se presentoit de tous costés et on me fit entrer en cette compagnie dans la cabane du conseil qui estoit devenue une cabane de guerre par les intrigues des Anglois et des autres ennemis de la foi.

C'estoit la cabane de nostre bonne chretienne car elle m'y reçut avec bien de l'accueil, mais il fallut bientôt après me cacher, les ivrognes et les ivrognesses venant de toutes cotés nous assaillir et dire mille injures à ceux

et à celles qui me protegeoient, jettant des pierres contre la cabanne et menaçant de tout renverser et d'y mettre le feu puisque la guerre, disoit-on, est commencée, il ne faut pas nous en ôter les premiers fruits qui nous en viennent. La bonne chretienne sa femme Goventagrandi m'a dit qu'elle avoit souffert grand peine, quand on chantaft la guerre dans sa cabane, plutot que dans une autre afin de me pouvoir plus aisément sauver la vie ou de la conferver au Gouverneur du Canada ou à quelques confidérables françois s'ils avoient le malheur d'être fait prisonnier et de vrai non seulement elle m'a confervée, mais elle a encore confervée plusieurs françois tant dans sa cabane que dans les autres, et on peut dire que s'il

s'est fait ou s'il s'en fait encore quelque bien dans cette mission, c'est à cette bonne femme après Dieu a qui l'on en doit la première louange.

Deux autres jours après que la furie des ivrognes fut passée, mes amis voulurent me faire juger mon procès, et décider mon sort avant que les choses s'aigrissent davantage s'il y avoit des Iroquois tués à Montréal où ils estoient allé à la guerre. Je fus conduit au lieu où les chefs des deux familles de la Tortue et de l'Ours estoient assemblés pour décider de mon sort. L'un et l'autre conclut qu'il falloit attendre le retour des guerriers et scavoir plus particulièrement leurs intentions et celles des Onnontagues avant que de rien déterminer, que cependant on me donnoit la bour-

gade pour prison et que je pourrois visiter les cabanes que je voudrois. Je demeurai trois semaines environ dans cet état où je n'avois à souffrir que des ivrognes qui étoient importuns et qui faisoient diverses menaces. Dans les visites que je faisois on m'appelloit ordinairement *Genherontatie* Le Mort ou le mourant qui marche, et ceux qui retournoient d'Orange, petite ville des Anglois n'en apportoit aucune nouvelle qui me fut favorable. Mais si d'un côté j'avois ces petites croix à souffrir nre bonne Sufanne et les autres chrétiens à son exemple me furent un grand sujet de consolation, car sans parler du soin qu'on avoit de moi pour le temporel l'on m'apportoit des enfans à baptiser, on m'envoyoit des malades ou des

affligez à consoler, des adultes venoient se confesser et me rendre comte de l'état de leurs consciences depuis mon départ. L'on me venoit trouver pour prier Dieu et pour d'autres besoins spirituels jusq. dans les petites reduits ou l'on me cachoit de peur des ivrognes, l'on me preparoit la natte pour le dimanche et pour les festes et lorsqu'on estoit importuné dans les cabanes l'on portoit la natte dans les champs, pour y prier Dieu plus à l'écart et plus en repos.

Ce qui me consola aussi beaucoup fut deux croix que je trouve plantées sur les tombeaux de deux chrétiens defuncts depuis mon départ de cette mission. Je ne parlerai que d'une pour le present. J'avois un bon chrétien qui faisoit profession ouverte du christianisme

et qui chantoit fans aucun respect humain dans la chapelle lorsque je demeuerois autrefois ici en qualité de missionnaire. Il ne s'oublia pas en mon absence de l'estime que Dieu lui avoit inspirée de sa foi mais il continua toujours dans ses bonnes pratiques et étant tombé du haut d'un arbre à terre, où il se brisa tout le corps, il souffrit son mal durant 30 jours qu'il survécut à sa chute avec grande patience ainsi que les chrétiens m'en ont assuré. Il les fit souvent assembler pour prier Dieu pour lui surtout aux approches de la mort et ordonna qu'après son décès on planta une croix sur son tombeau pour marque qu'il vouloit mourir chrétien et qu'il ne reconnoissoit pour ses véritables parens que ceux qui seroient chrétiens comme lui.

lui. C'estoit la coutume de ces pauvres chretiens orphelins de s'affempler et prier ainfi les uns pour les autres furtout dans les maladies et dans les divers accidens qui leurs arriveroient ; ceux mesme qui ne l'estoient pas, les imitoient et faisoient de petits festins pour les affempler et faire baptiser leurs enfans et trouver par leurs prières quelques remedes à leurs maladies, soit du corps soit de l'esprit, d'autres me tesmoignoient quelque fois combien mon absence leur donné de peine, n'ayant personne avec qui ils peussent vraiment se consoler ou qui put guerir leur consciences et qui se trouvoient souvent blessées au milieu d'une nation perverse et dans un estrange bouleversement d'esprit ou les ennemis de la foi et des françois

portoient tout à la guerre, mais venons à la décision de mon procès.

L'armée des Iroquois qui fit le coup de la estant de retour, il se trouva qu'il y en avoit trois de cette nation qui y estoient demeurés, entre autres un capitaine considerable qui s'estoit enyvré et fut tué dans une cave. Il ne voulût pas se laisser prendre. Cela avoit irrité les Iroquois guerriers qui n'estant pas contans des prisonniers qu'ils avoient emmenez demandèrent que je fus representé avec les autres comme etant aussi captif, nos chrestiens craignans que les guerriers qui aiment le carnage et faire gloire de tuer des hommes ne me coupassent quelq. doigt ou me fissent quelque autre outrage pour m'acheminer à la mort me cachèrent plus soigneuse-

ment que jamais, ils me faisoient coucher tantôt dans une cabane, tantôt dans une autre et quelquefois mesme dans les champs afin que les guerriers et les ivrognes ne me pussent pas trouver, ma protectrice par dessus tous les autres joignoit la prudence à son zèle pour me tirer du danger où j'étois elle alloit à ce dessein au devant de ses parens qui estoient des plus considerables guerriers afin de la prevenir, elle leur raconta comme elle m'avoit conservée jusqu'à ce tems laquelle estoit resolu de continuer à le faire de toutes ses forces qu'on ne me pourroit faire aucun mauvais traitement qu'elle ne le sentit vivement elle même, qu'elle ne me représenteroit que lorsque les anciens s'assembleroient pour determiner du fort de tous les

captifs et qu'on ne m'avoit pas mis encore en liberté, ils lui répondirent qu'elle avoit bien fait et qu'elle continuât à la bonne heure dans cette résolution.

Enfin le jour arrivée que notre sentence devoit être portée nous étions quatre qui courrions risque d'être brulés nous comparâmes tous pour être donnés ou mis à la place des Iroquois qu'avoient été tuez par les françois et ensuite estre jugés en dernier ressort, j'eus le temps pendant qu'on examinait notre procès de faire confesser et donner l'absolution à mes compagnons de fortune, dont il y en eut deux de brulés : pour moi je ne pouvois que me recommander à la Providence et à la miséricorde de Dieu. Je fus renvoyé à divers conseils ou de tribunal en tribunal

à cause que d'un costé passé parmi nos Iroquois pour un grand criminel et grand trompeur qui avoit fait emprisonner leurs compatriotes sous pretexte d'un festin de la St Jean et l'autre j'estois protégé par des Chretiens dont quelques uns estoient les plus notables du pays et l'on ne pouvoit me faire mourir sans les affliger.

Plusieurs cependant crurent que je n'en reviendrois pas ; l'on m'avoit déjà oté le chapellet du col et l'on m'avoit peint le visage de rouge et de noir comme une victime du demon de la guerre et de la colère Iroquoise, mais la famille à qui l'on s'etoit déjà rapporté de tout etant de nouveau rassemblée où il fut parmi aux femmes les plus considerables de se trouver on me fit un trait d'ami en me don-

nant pour un capitaine mort de maladie depuis longtems, plutôt que pour un de ceux qui avoient été tuez à l'attaque des françois en un lieu nommé La Chine au dessus de Montréal ou qui avoient été arresté prisonniers au fort de Frontenec et transportés en France que l'on comptoit au nombre des morts. Ce capitaine se nommoit Otassété qui est un ancien nom des premiers fondateurs de la république Irroquoise. Le nommé Gannassatrimon qui par cette donation étoit devenu l'unique maître de ma vie en usa très obligeamment, il ne consulta que les guerriers de sa famille et demanda seulement l'avis des deux chrétiens qui me protegeoient le plus et qui ne manquèrent pas de concourir incontinent avec lui à la vie dont

il me donna affeurances par ces paroles: Satonnheton fzakfi. *Mon frère aîné vous êtes résuscité.* Il fit en meme tems appeller deux des principaux anciens pour leur faire scavoir : ces anciens firent de belles harangues et des remerciement en m'exortant à porter les interests de leur nation plus que je n'avois encore fait. Quelques jours après on fit un festin aux notables du bourg. du Père de Lamberville, nomme Garakontié frère du capitaine de la nation d'Onnontagué et frère du fameux Garakontié qui le premier a porté ce nom fut appellé à la ceremonie où l'on me donna un nouveau nom pour marque authentique que les Onneiðts m'avoient adopté et naturalisé Irroquois. L'on avoit auffi rendu mon chapellet et pour

furcroit de petit bonheur Gannafatiron craignant que j'eusse faim dans son logis où il n'y avoit pas beaucoup de bléd me fit mettre dans celui de ma protectrice qui est de la mesme famille, où j'avois déjà demeuré pendant 3 semaines, où l'on m'avoit si bien defendu et où se tiennent tous les conseils d'importance c'est là où nous celebrons les festes et les dimanches et où l'on m'a préparé une natte ou une petite grotte qui est dédié à N. S. mourant, XTO MORITURO.

Les Anglais ne furent pas constants de la decision des Onneiſts en ma faveur, ils en firent d'abord de reproches à mes principaux protecteurs Tegahoiatiron et à sa femme qui etoit leur allée en traitte chez eux et leur avoit donné un petit billet qu'un Iroquois m'avoit

voit fait écrire avec du charbon en la presence et à la sollicitation de ma protectrice pour lui acheter quelques hardes qui demandoit à un Anglois de ses amis. Les Anglois mescontans qu'on m'eut donné la vie voulant profiter de cette occasion pour me perdre montèrent incontinent à cheval pour aller promptement raconter à toutes les nations Irroquoises que j'avois écrits de force mauvaises choses. La chretienne qui sca-voit la peine que j'avois eu à consentir d'écrire ce billet parceque je prevoyois bien que les heretiques mal intentionnés m'en feroient des affaires demanda à voir ce billet et l'ayant reconnu : "font ce la donc, dit elle, les mauvaises affaires qu'on vous a ecrites : c'est moi qui les a y fait écrire et je scais

qu'il n'est fait mention là dedans que de telles et telles choses. Il faut que vous ayez l'esprit bien mal fait de dire tant de menfonges, de faire si longtems parler un mechant billet dont je scai le contenu et de decrier ainsi un pauvre infortuné." Elle leur ferma la bouche pour cette fois et son mari ajoute: "si vous avez la guerre avec les françois, battez vous bien à la bonne heure, mais ne chargez pas à tort celui qui nous appartient et dont les affaires sont distinguées de celle de la guerre."

Cela n'empescha pas que les Anglois n'appellassent de la decision des Onnei8ts aux Iroquois d'Annié et d'Onnontagué. Les cavaliers firent diverses courtes pour ce sujet, aussi bien que pour leur grand dessein de guerre mais

inutilement. Pour ce qui me regardoit toutes leurs intrigues et leurs sollicitations n'ont fervi qu'à leur apprendre qu'ayant une fois donné la vie à quelqu'un ce n'estoit pas leur coustume de la lui ôter.

Les Anglois n'ayant donc rien gagné par cette voyage, ils firent d'autres tantatives pour me retirer d'ici. Un de leurs deputés me vint un jour faire compliment dans ma petite grotte de la part de Monsieur le Commissaire d'Orange sur l'estat de ma captivité disant qu'il me portoit compassion qu'il songeoit efficacement à me delivrer et à me faire remener à Quebec: qu'il donneroit deux fauves pour moi &c. Sur ce que je lui témoignai qu'après les obligations que j'avois aux Onneiøts

ie ne pouvois pas les quitter. Il interrompit ses civilités pour me dire que les Anglois ne me souffriroient pas ici : à quoi ie repondis que ce feroit l'affaire de mes frères et de tous les Onnei8ts et qu'il falloit s'adresser à eux. Il dit qu'il le feroit. Auffitôt on me vint appeller pour affister à la harangue de cet envoyé du général des Anglois : il sortit après moi et nous entrâmes, lui par une porte et moi par une autre au lieu de l'affemblée, où il devoit parler, qui estoit le logis de mon frère Gannafatiron. Il dit d'abord que trois Gouverneurs Anglois tenoient leurs conseils de guerre à Orange, mais que celui de New-York les invitoit particulièrement à les venir trouver pour faire une nouvelle alliance avec eux. Les Deputez

de toutes les nations Irroquoises se rendirent à Orange, où il leur fit de grandes conjouissances du grand succès que leurs armes avoient eu depuis peu au lieu nommé La Chine. Il les exhorta de nouveau par divers presents à la guerre. Il leur ajouta qu'il leur abandonnoit le fort de Frontenac, dont ils se feroient aisément les Maitres puisque la Garnison y mouroit de faim, mais l'armée des Irroquois n'y étant arrivée qu'après que les françois l'eurent abandonné, ils n'eurent pas la gloire de les en avoir chassés. On y trouva encore bien des vivres qui firent voir que ce n'étoit point la faim qui avoit fait quitter ce poste, mais plutôt la difficulté de la ravitailler lorsqu'il en auroit été besoin, avoit porté le Gouverneur

de Canada d'en rappeler les soldats.

Les Anglois outre cela avoit formé le deffein de trois armées, la première devoit aller par la rivière des Irroquois la seconde par le lac du Saint Sacrement et la troisième par mer pour affieger Quebec où les trois armées devoient se réunir.

Mais ce grand deffein ne reuffit pas comme ils se l'estoient promis : les deux armées de terre furent rompues par une particulière Providence de Dieu. La petite verolle arresta entièrement la première, et dissipa aussi la seconde où il y avoit quatre cent Anglois, qui furent obligez de rebrouffer chemin par ordre des Irroquois, qu'on pouvoit dire au moins en ce tems là, plutôt maitres des An-

glois que les Anglois ne l'estoient des Iroquois.

Il ne resta de cette seconde armée qu'un parti qui attaqua les François de la Prairie de la Magdeleine. Le Gouverneur de la Nouvel York fit emprisonner trois ou quatre des principaux capitaines Anglois qui avoient ramené leurs troupes sans avoir executé les ordres de nous enlever la Nouvelle France ou de la saccager. C'est de Quebec que nous apprenons la mauvaise réussite de leur troisieme armée et on a bien fait de m'en escrire aussi bien que de quantité d'autres choses, car sans cela les Anglois en feroient bien accroire aux Irroquois en racontant leurs victoires et leurs prouesses, mais Dieu soit béni de ce qu'il a conservé le Canada. Que

le danger évité fasse sages les gens
du pays pour l'advenir !

Bella premunt hostilia
Da robur, fer auxilium
O Deus misericors.

Le Poisson, c'est le nom du
Gouverneur de Manath ou Nou-
velle York a fort recommandé aux
Irroquois de ne me pas escouter et
furtout de me donner de garde de
mes lettres. Son parti feroit bien
foible si ma plume le pouvoit ren-
verser, mais il faudroit que l'esprit
de Dieu s'en melat et je crois que
ce feroit les pechés des Anglois,
rebels à leur Roi et a leur foi
plutôt que ma plume que les ren-
verseroit. Nous voyons et nous
entendons passer ici tant de choses
mal concertées qui viennent des
Anglois que les Iroquois semblent
beaucoup plus raisonnables qu'eux
quand ils ne sont pais.

Les

Les Onnei8ts m'ayant adopté pour un nommé Otassété, qui de son vivant estoit homme de conseil et qui passoit de toute ancienneté pour avoir été un des soutiens de la nation, ils m'obligent quelque fois d'assister au conseils, quand ce ne seroit que pour scavoir de quoi il est question pour leur en faire rapport au moins quand ce sont des choses de consequence pour le pays.

Les Anglois et ceux qui suivent leurs interets ont peine de m'y voir, ils voudroient bien m'en exclure et me priver de voix active et passive. Les vrais Onnei8ts au contraire et ceux qui soutiennent encore les interets de la foi et de leur terre m'y autorissent le plus qu'ils peuvent, et comme l'honneur de Dieu et de l'Eglise se trouvent bien souvent mêlés dans ces fortes d'af-

faïres publicques, je fuis obligé moi mefme de parler dans plufieurs occafions qui regardent le fervice de Dieu parceque les fauvages qui dependent des Anglois pour la traitte n'ofent ordinairement rien dire qui leur puiſſe déplaire, et je ne connois quaſi que notre bonne Sufanne Gouentagrandi qui leur parle hardiment et qui foutienne fort bien fon rang d'Agoianders pour la foi et pour la terre d'On-neiſts.

Sannafatiron, mon frère, leur a auffi parlé une fois affez hardiment, car comme ils importunoient toujours, et faiſoient diverſes tentatives pour m'avoir, tantôt auprès des anciens et tantôt auprès de lui parcequ'on les lui renvoyoit toujours, ils lui demandèrent d'ou venoit que lui feul eſtoit le maitre

de ma personne et non pas les anciens. C'est que je l'ai pris pour mon frère et que je l'ai gagné à la guerre et par tant il est à moi, comme ce que vous avez dans vos maisons est à vous. Mais à vrai dire je n'en suis plus le maître. Il est devenu mon aîné, et j'en ai fait maître les Chrétiens, sur quoi vous aurez bien de la peine à rien gagner et je vous conseille de desister. Comme néanmoins ils continuoient encore leurs poursuites, il dit au Commissaire Ksiter qu'il perdit entièrement l'esperance de m'emmener et qu'il n'en parlât plus jamais. Le Commissaire m'appella le lendemain à l'écart et me fit dire par un interprete que jusques à present il avoit fait son possible pour me tirer de captivités mais que je ne l'avois pas

secondé et que je n'avois tenu comte de toutes les poursuittes non plus que des offres obligeanes que m'avoit fait faire, Monsieur le Ministre d'Orange. Je lui repondis que je lui etois obligé et à Monsieur le Ministre de leurs offres, mais que je l'aurois été encore d'avantage si les offres et les complimens avoient été suivis de quelque bon effet, mais que ce n'avoit esté que des paroles en l'air qui ne se soutenoient pas et se contredisoient les unes et les autres sans que j'eusse veu rien de solide, ny mesme un seul mot de lettre sur le quel je pusse me fier ou par lequel on me fit quelque sorte de satisfaction de tout ce qu'on m'avoit fait injustement perdre à Onnontagué, qui estoit un lieu en quelque façon privilégié et confa-

cré pour traiter les affaires de la paix surtout ce qui regardoit les nations Iroquoises, qu'au reste quelque parti avantageux qu'on me fit à Orange, je ne pourrois jamais me résoudre à quitter les Onneiſts à qui j'avois trop d'obligation que je ne pourois jamais reconnoître qu'en me sacrifiant à l'imitation de Jésus Christ pour leur salut temporel et éternel.

Nous nous séparâmes là dessus ou depuis ce tems là les Anglois m'ont laissé assez en repos quoique je sache que je leurs suis ici une grande espine au pied, mais si je les pouvois aussi servir selon Dieu pour leur conversion et pour le repos publique ie le ferois de tout mon cœur et j'oublierois tout le tort qu'ils m'ont fait.

De tout ce que dessus vos reve-

rences peuvent juger combien j'ai besoin du secours du Ciel et des prières des gens de bien. Pour vous engager d'avantage à ne nous les pas épargner, je vous dirai encore un mot du zèle de ma bonne Protectrice.

Les Iroquois d'Agné qui à cause de leur voisinage des Anglois leurs font fort attachez ont tenté de m'enlever sous pretexte de venir entendre le jour de Noel les confessions de quelques Chrestiens qui font parmi eux, mais notre bonne Chretienne Gouentagrandi qui n'ignoroit pas leur dessein repondit aux envoyés, que ceux qui avoient tant d'envie de prier Dieu et de se confesser le jour de Noel pouvoient venir eux mesmes à Onneiøts et qu'elle voyoit assez l'artifice des

Anglois au pouvoir de qui on me vouloit livrer.

Outre la pourcelaine que cette bonne femme m'a souvent donnée pour parler dans les conceils, elle a fait divers festins pour assembler le monde et pour rendre plus celebres les festins de Noel, des Rois, de la Resurrection, &c., tellement que dans ces festins nous avons levé l'etendart de la sainte paix et en cas qu'on n'y veille pas entendre de la sainte guerre, dans l'esperance que le Ciel fera pour nous, et que ceux qui seront opiniâtres à ne pas écouter la voix de Dieu qui n'aime pas l'effusion du sang humain, et qui ne veut point de guerre si elle n'est sainte, tout ou tard seront punis et ceux au contraire qui nous favorisent seront recompensés. Au reste nous met-

tons tous nos petits desseins entre les mains de Dieu et au pieds du crucifix n'y cherchant que la gloire de son saint nom et le salut avec le repos des peuples. Je les recommande encore aux saints sacrifices et prières de vos Reverences à qui je suis de cœur et avec respect

Mes R^{ds} Pères

Très humble et très obéissant
serviteur en N. S.

PIERRE MILLET,
De la Compagnie de Jésus.

J'aurois bien encore des choses à écrire mais le temps ne me le permet pas, ce fera Dieu aidant pour une autre occasion.

